

# MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : [contact@memoiresminoritaires.fr](mailto:contact@memoiresminoritaires.fr) . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



# arcadie

revue littéraire  
et scientifique

192

seizième année

Décembre 1969

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française ..	40 F	20 F
Etranger .....	50 F	25 F
Abonnement de soutien : 1 an :	50 F	— Etranger : 60 F
Abonnement d'Honneur :	100 F	
Le numéro :	4 F	

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10<sup>e</sup>

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1969 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1969. N° 432 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

SEIZIÈME ANNÉE

DÉCEMBRE 1969

SOMMAIRE

Une nouvelle morale, par ANDRÉ BAUDRY .....	541
Pages de Carnet, par ROBERT AMAR .....	546
Nouvelles d'Espagne, par JUAN GARCIA .....	551
Echos des antipodes, par MARC DANIEL .....	556
Nouvelles de France, par J.P. MAURICE .....	559
Le même sexe .....	564
Conte, par DANIEL LANDERROY .....	568
Sur Max Jacob, par SINCLAIR .....	573
Poème, de PHIDIAL de MONTALTE .....	540
LIVRES :	
<i>Fonctionnaire du nu</i> , de Q. CRISP .....	578
<i>Essai sur la Révolution sexuelle</i> , de Daniel GUÉRIN .....	580
THÉÂTRE :	
<i>Lorenzaccio</i> .....	585

## A CLAUDE

*Ineffables douceurs de ta beauté offerte,  
Fantôme insaisissable, garçon mystérieux,  
Celui qui a baigné son regard dans tes yeux  
Ignore de quel enfer ils sont la porte ouverte.*

*Tu règues sur son cœur avec un plein empire,  
Tu lui inspires les joies d'un amour souverain.  
Tu tiens, sans le savoir, son bonheur dans tes mains :  
Le meilleur de ton âme, et de ton corps, le pire.*

*Par quel excès d'amour, dans quel vent de folie,  
T'abandonneras-tu, enfin, à ses délices?  
Au sang trouble d'un corps rompu à tant de vices,  
Ne mêle pas ton sang : il serait avili.*

*Pars! Fuis! Envole-toi! avant que d'un outrage  
Ton front pur soit rougi. Pars vite, je t'en supplie,  
L'âme d'un si beau corps mérite un autre lit!  
De ton livre d'amours, arrache cette page...*

*Mais tu n'es pas parti. Magnifique, moqueur,  
Tu n'as pas entendu le cri de mon poème.  
Au garçon horrifié de t'avoir dit « Je t'aime »,  
Tu as fermé la bouche de ton baiser vainqueur.*

PHIDIAL de MONTALTE.

## UNE NOUVELLE MORALE

par ANDRÉ BAUDRY.

Il nous est beaucoup parlé de *nouvelle société*.

Nous lui souhaitons bonne chance.

Mais, immédiatement, nous disons calmement mais fermement que nous entendons être admis d'une nouvelle façon dans cette société en gestation. C'est pourquoi nous ajoutons : une nouvelle morale.

Si des hommes politiques croient en cette nouvelle société et la veulent, et les homophiles les aideront, il y en a d'autres qui parlent encore comme des inquisiteurs, comme des moralistes d'autrefois, tel un ancien ministre d'avant mai 1968, qui a proféré du haut de la tribune de l'Assemblée nationale des sentences inadmissibles.

### UNE NOUVELLE MORALE.

Nous saluons avec espoir, par exemple, la création d'une association théologique pour l'étude de la morale.

Nous avons écrit à celui qui l'anime, un professeur de théologie morale à l'Institut catholique de Paris.

Espérons qu'elle adoptera des positions claires sur la morale sexuelle, et se différenciera de ce misérable petit Abbé que les Arcadiens connaissent pour avoir reçu de lui une piteuse lettre à la place de ce triste cardinal trop silencieux, interrogé par nous lors de son passage sur les ondes. Cet ecclésiastique, la drogue étant un bon prétexte, s'en va en croisade contre les homophiles, les blessant, au nom, bien sûr, de sa charité chrétienne.

Il ne fait pas partie de cette Commission de théologiens, c'est heureux. Mais il a les ondes à sa disposition..., ces mêmes ondes qui par un poste périphérique annoncent une émission sur l'homosexualité. Nous écrivons à celui qui doit la réaliser, nous lui envoyons des fascicules de notre revue. Il y a deux mois : nous attendons un accusé de réception.

Nous lui disions pourtant une chose simple, évidente, normale : vous allez présenter l'homosexualité aux auditeurs. En cette période où on ne cesse de rabâcher les mots : dialogue, concertation, nous espérons que vous interrogerez les principaux intéressés : les homophiles eux-mêmes.

Ils... c'est-à-dire ces législateurs, ces magistrats, ces faiseurs d'émission, ces abbés sans envergure, ils ont le droit de nous disséquer, de nous juger, de nous condamner, de donner au monde une fausse idée de ce que nous sommes et nous n'avons *jamais le droit*, en ce pays pourri de jansénisme et d'hypocrisie, de le dire nous-mêmes.

C'en est assez!

Quoi : les syndicalistes exposent — timidement encore, il est vrai — leurs problèmes... on interroge à longueur de jours et de nuits sur ces divers postes de radio et à la télévision, des écrivains de dernière zone, des politiciens ambitieux, on les interroge sur tout, à propos de tout, et de tout ce qu'ils ignorent... l'homosexualité à propos de morale, de mœurs, d'érotisme, de fléaux, de pornographie, de licence, de dépravation, de vilénie, à propos de tout ce qui est le plus triste ou le plus vulgaire ou le plus condamnable, l'homosexualité est là présente... et les homophiles n'ont pas la liberté de rétablir les faits et de dire ce qu'ils sont très réellement!

Une nouvelle morale s'impose. Non pas pour créer le désordre, non pas pour faire tout ce que certains auraient envie de faire, non pas pour gêner les voisins, pour faire de la propagande, mais une nouvelle morale pour que les homophiles vivent. Oui, simplement, pour qu'ils vivent.

C'est pourquoi nous saluons comme il convient ce qu'a écrit dans *Le Monde* le président du syndicat de la magistrature (15 octobre 1969).

Déjà, il y a de nombreuses années un procureur général près la Cour de Cassation — et *Arcadie* l'avait relevé — avait demandé des magistrats plus de sens de l'humain.

C'est ce que réclame ce jeune président.

Et les homophiles qui doivent se présenter devant la justice française — et avant, devant la police française — savent trop combien ils sont méprisés, détruits, déjà condamnés.

C'est cette justice, et donc cette morale, qui a été jugée, en quels termes — et enfin — par toute la presse à propos du drame de cette professeur de Marseille.

Gabrielle Russier!

Gabrielle Russier, comment *Arcadie*, dans ses pages, n'aurait-elle écrit ce nom qui restera dans toutes les mémoires... et qui devrait être, aujourd'hui et demain, dans tous les manuels scolaires.

Nous avons — depuis toujours — en *Arcadie*, dans l'homophilie, tant et tant de cas semblables.

Ces drames sont enfouis dans la mémoire et dans le cœur des protagonistes, et nous savons bien que notre société qui n'est pas encore « nouvelle » ne saurait s'émouvoir à des amours homosexuelles qui ont conduit combien de fois des hommes et des femmes au suicide.

Nous n'exposons pas ces tragédies qui dégoûteraient le bon peuple au nom de la morale établie et entretenue par nos incapables élites.

Mais c'est dire qu'il n'y a pas un homophile de ce pays qui n'ait pleuré sur la mort voulue par elle de cette jeune femme, sur sa souffrance.

L'amour est ce qu'il veut!

Pour ne pas vouloir le reconnaître humblement on devient responsable de ces morts inutiles.

Pour une fois, cependant, une mort non inutile, puisque même le premier magistrat de ce pays a trouvé juste et bon d'évoquer « l'affaire » du haut de l'estrade du palais de l'Élysée.

Mais les émotions sont fugaces.

Chacun retourne à ses démons.

Et il y aura encore — hélas — des Gabrielle Russier!

Les homophiles, je le répète, parce qu'ils côtoient plus que d'autres les précipices, les tragédies, doivent agir plus que par le passé pour voir naître une nouvelle morale sexuelle, une nouvelle morale des rapports humains.

Beaucoup trop d'homophiles dans la crainte stupide de perdre le peu qu'ils possèdent de sérénité, de paix intérieure, de stabilité d'emploi, de considération apparente, vivent sans qu'aucun souffle généreux envahisse leur cœur et leur âme.

Peu échappent cependant, un jour ou l'autre, à certaines angoisses, à certains dangers, à certains désespoirs, presque toujours à la solitude. Ils accusent alors le monde, la société, Dieu, les églises, la famille, les législateurs, les médecins, les autres homophiles...

Tout et tous sont responsables de ce long tunnel, de cette

nuit intérieure, de ce délabrement, de cette mort lente..., de cette mort réelle...

Mais qu'ont-ils donc fait — hommes de la nuit trop souvent — pour que le jour éclate et rétablisse les faits dans leur réalité?

C'est pourquoi *Arcadie* existe, agit.

Dans ces éditoriaux je ne peux tout écrire.

J'ai l'occasion de le dire plus facilement dans mes allocutions à Paris ou en province.

Mais que l'on sache que *jamais* je ne laisse échapper une occasion. Dès qu'il m'est signalé un fait qui peut nous toucher... de près ou de loin, j'interviens : j'écris à ce journaliste, à ce producteur, à ce prêtre, à cet écrivain, à ce psychanalyste, j'envoie *Arcadie*, je demande le dialogue.

Mais nous ne trouvons presque jamais d'interlocuteur!

Voilà la France..., c'est loin de ce qui s'est fait, hier en Angleterre, de ce qui se fait en Hollande.

Mais nous y parviendrons.

Et nos ambitions sont à la mesure de ce que représente le monde des homophiles.

C'est dire qu'elles sont immenses.

Depuis bientôt vingt ans — on le sait, avant même le premier numéro de cette revue en janvier 1954 — je vis avec les homophiles. J'ai entendu des milliers d'hommes et de femmes, je puis dire que je connais les homophiles (mieux que ce ridicule docteur Berger dont la prestigieuse maison Payot a eu le tort de publier les bouffonnes idées qu'il émet sur l'homosexualité, qu'il prétend très bien connaître).

Je ne pense pas être téméraire en disant que si tous ceux qui prétendent s'intéresser à la *nouvelle société* étaient sincères, objectifs, honnêtes, ils devraient entendre le directeur d'*Arcadie* lorsqu'ils pensent morale et morale sexuelle.

Un journaliste que l'on qualifie, je crois, de « grand », parce qu'il écrit dans un hebdomadaire à gros tirage, a récemment — comme la plupart de ses confrères — éprouvé le besoin d'exciter ses lecteurs sur l'érotisme... Nous y avons notre place. Et quelle place?

Les *Nouvelles de France*, maintenant régulièrement publiées, nous disent tout ce qui s'écrit à notre sujet, mais quand nous lisons les *nouvelles* des autres nations, nous nous rendons compte de notre retard.

Nous sommes — homophiles — responsables de cet état de choses en France. Et *Arcadie* ne peut mieux faire enten-

dre sa voix que si vous la soutenez. Vous voulez être présents dans ce nouveau monde, vous voulez vivre mieux, plus heureux, c'est votre droit — c'est justice — oui, vous avez raison. Mais souvenez-vous que dans ce monde où la tendresse disparaît, ne peuvent espérer vaincre que ceux qui représentent une force dans le domaine qui leur est propre.

Dans le domaine de la *morale* nous avons notre mot à dire.

Et le disant, nous libérerons les homophiles, et même les autres, ceux qui nous condamnent au nom de principes dépassés.

En agissant nous rendons service à la morale, à la science, à la justice, à l'État.

Pourrait-il y avoir un vœu plus beau à formuler en clôturant cette seizième année d'*Arcadie* que celui que Jean Cocteau utilisait pour la première page de cette revue : *liberté*.

ANDRÉ BAUDRY.

---

DOCTEUR JACQUES CORRAZE

(Agrégé de Philosophie)

## LES DIMENSIONS DE L'HOMOSEXUALITÉ

« Une admirable synthèse des connaissances »

Ed. Privat — 252 p. — 20 F

## PAGES DE CARNET

par ROBERT AMAR.

Pour aimer un être fini malgré ses carences et ses faiblesses, pour l'aimer au-delà de ses limites, il faut l'aimer comme messager d'une réalité transcendante. Et l'on n'apercevra même plus les rides qui se dessinent, jour après jour, sur son visage (1).

\*  
\*\*

Avec certains il faut se faire léger afin de ne pas leur être pesant par notre tendresse. Ils ne se laissent pas enchaîner et vont rayonnants sans s'arrêter à un seul être. Le comprendre, plus facile que l'accepter.

\*  
\*\*

L'amour sans désirer, sans posséder, l'amour sublime de contemplation, celui des mystiques. En retour de leur pur abandon, ils perçoivent les rapports lointains et profonds des êtres et des choses, les correspondances et les affinités secrètes. Quant à nous, enchaînés à de séduisantes créatures, nous les envions mais nous n'avons pas le courage de souhaiter seulement leur ressembler.

\*  
\*\*

Lu cette remarque de Joubert : « J.-J. Rousseau. Jamais homme n'a mieux fait sentir à l'âme et au corps les délices de leur hymen. » Délices? Tourments et déchirements, plutôt, d'un mariage forcé. Notre moraliste n'en convient-il pas, par ailleurs, en leur assignant un domaine séparé :

(1) D'autres *Pages de Carnet* ont paru dans *Arcadie*, nos 52, 66, 121 et 183.

## PAGES DE CARNET

au-dessous de la tête, des épaules et de la poitrine commence l'animal ou cette partie du corps où l'âme ne doit pas se plaire.

C'est juger bien superficiellement l'amour physique que de ne le considérer qu'en égard aux plaisirs qu'il procure et bien injustement que de lui appliquer une sanction éthique.

Et si — cela n'est pas rare — cet amour, quels qu'en soient les formes et les partenaires, procurait une exaltation spirituelle, un équilibre du complexe corps-âme, un accroissement de charité, une source de vertus nouvelles? Une fois de plus, la Morale ferme la porte aux réalités qui la contredisent; tant pis pour ceux qui en souffrent, voire en meurent!

*Stèle pour Salaheddine.*

Tu nous livres les traits de ton pur visage, tes cuisses tressées de muscles et tes jambes élancées que découvre la chlamyde rouge et or.

Tu descends, pour notre joie, d'une tragédie de Sophocle comme le messager des dieux.

Tu fais tressaillir — sur la terre hostile — nos âmes et nos corps; tu leur apportes, dans tes paumes ouvertes et sur tes lèvres chaudes, la bonne nouvelle des amours et des victoires : promesse du retour des félicités perdues à l'Olympe.

Sur le sol de Tanît, j'ai gravé cette stèle dans le marbre afin que ton nom et ta mémoire restent à jamais parmi les hommes qui savent aimer (*Carthage, juillet 1968*).

\*  
\*\*

Nul plus que l'auteur de *Corydon* ne fut un sujet de contradiction. On a tout dit sur lui... et le contraire. Force est de reconnaître qu'après le « purgatoire » qu'ont connu, à leur mort, tous les classiques, il fait sa réapparition, découvert par les nouvelles générations.

Dabit (*L'Hôtel du Nord*) l'a bien connu et note, en 1933 : « Gide est de bonne humeur, affectueux, si naturel. Ses yeux aigus et compréhensifs, et bons ses regards; son visage si curieux, noble, inquiet et cependant sans nul apprêt. L'idée jamais ne me viendrait de douter de sa sincérité, oh, non! car je ne lui vois ni envies, ni mesquineries, ni lai-

deurs. Sa vieillesse est sans lourdeur ni bassesse. C'est toujours lui; du Gide d'autrefois à celui d'aujourd'hui, une seule ligne, ascendante. »

\*  
\*\*

Les observateurs de la vie parisienne remarquent que les hommes s'embrassent de plus en plus, en public et sans équivoque aucune, ce qui ne se voyait jusqu'ici, chez nous, que du côté des acteurs et des sportifs et, d'une façon générale, dans les pays musulmans. Comment l'expliquer? Un élan naturel retrouvé, un besoin nouveau d'extérioriser ses sentiments, une recherche inconsciente d'identification?

\*  
\*\*

À verser au dossier du prestige érotique de l'uniforme (quel psychanalyste en démontrera le mécanisme?) cette note — 1932 — du *Journal Intime* d'Eugène Dabit : « Un marin a été renvoyé du poste qu'il occupait au ministère : il a prêté ses vêtements de marin à un Américain qui se livrait à l'homosexualité. »

\*  
\*\*

Les esprits humains — dont les faibles et les infirmes sont la majorité — sont ainsi faits que le changement et la contradiction les irritent parce qu'ils risquent de compromettre leur édifice mental, laborieusement échafaudé sur des préjugés, des expériences et des regrets. C'est pourquoi tout ce que la Science peut apporter pour la compréhension et la justification de l'homophilie risque de rester longtemps lettre morte. Mais cela ne doit pas décourager ceux qui vont du côté de la Justice et de la Charité, s'il est vrai — selon Ben Gourion — que celui qui ne croit pas au miracle n'est pas un réaliste.

\*  
\*\*

Ce que j'ai appris à mes étudiants de psychologie, il faudrait inlassablement l'enseigner à l'opinion publique. Elle comprendrait, elle qui accepte si légèrement les crimes du racisme, de l'argent et de la guerre, que l'ostracisme méprisant où elle tient l'homophilie est une faute majeure contre la personne.

L'homme est chair et esprit. Il est conditionné par des déterminations naturelles et appelé à un dépassement transcendantal.

Il a une signification propre dans l'univers et, par là même, une valeur unique.

Il peut librement adopter une hiérarchie de concepts et de jugements qui devient sa raison de vivre.

Sa vocation est d'arriver à s'épanouir, à se réaliser en plénitude dans la nature qui est la sienne; pour cela, il doit être en mesure d'agir, de créer, de s'exprimer, de communiquer et d'aimer. Cet épanouissement implique que différentes conditions matérielles, psychologiques et sociales soient remplies.

Croyant à la valeur unique de chaque être, les notions de supériorité ou d'infériorité, d'admiration ou de mépris ne devraient pas avoir de sens. Désespérer de quelqu'un c'est le rabaisser et le condamner. Nous devons toujours croire à sa possibilité d'épanouissement et, par notre attitude à son égard, y contribuer.

La science psychologique vaudra-t-elle aux homophiles une attitude de l'opinion publique que la simple charité n'a pu obtenir?

\*  
\*\*

À notre époque où triomphent le collectif, les coalitions, les masses qui écrasent l'individuel, apparaît parfois une volonté solitaire, se dressant à contre-courant, criant l'injustice à tous les échos et se faisant écouter, à force de foi et d'honnêteté, malgré vents et marées. Depuis Gandhi, il est plusieurs exemples; plus près de nous et pour nous, homophiles, André Baudry, chevalier intrépide.

\*  
\*\*

Une fois de plus les Pays-Bas nous donnent la preuve de leur bon sens, de leur ouverture sur les réalités, de leur tolérance.

Les catholiques de ce pays s'affrontent à Rome, non en une révolte ou une rupture mais pour la décrasser d'un christianisme sclérosé, au nom même de la fidélité à l'Évangile.

Dans leur *Catéchisme* pour adultes, réalisé sous la responsabilité de leurs évêques, ce qui est dit de l'homosexualité est propre à nous satisfaire (voir *Arcadie*, n° 182). Lon-

gue tradition que celle de cette terre qui, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, est le refuge de la pensée libre. Bon sang ne peut mentir.

\*  
\*\*

L'homophile est plus que quiconque fraternel aux autres, avec plus de compréhension envers tous les êtres engagés dans le drame de vivre; plus particulièrement il se sent de la famille humaine des opprimés et des perdants. On le voit, souvent, agissant avec une virile compassion du côté des minorités souffrantes; depuis trente ans, en France, successivement avec les Juifs, les Algériens, les vieillards démunis et, par-delà les frontières, avec les déportés de Sibérie, les occupés de Prague, les reclus noirs des Etats-Unis, les victimes du Vietnam et du Biafra.

On est du bon côté quand on est avec ceux qui souffrent la persécution et l'injustice, quand on s'engage pour eux. A la malédiction divine visant les tièdes fait écho le Dante : « La place la plus brûlante sera réservée en enfer à ceux qui, devant une crise morale, n'auront su que rester neutres. »

ROBERT AMAR.

---

---

## RELIURES

1969-1970

La reliure : 15 F

## NOUVELLES D'ESPAGNE

par JUAN GARCIA.

Quand j'ai reçu de mon cher traducteur et ami Marc Daniel, de la part du respectable directeur d'*Arcadie*, la demande d'avoir à rédiger pour notre revue des « Nouvelles » de mon pays, susceptibles d'intéresser nos amis arcadiens, grand a été mon embarras!

Comment faire pour l'Espagne ce que font avec tant de talent nos correspondants d'Italie, de Hollande et des autres pays? Des « Nouvelles d'Espagne »? mais en Espagne, il n'y a pas de nouvelles pour les homosexuels. C'est un problème dont on ne parle pas, qui n'intéresse pas le gouvernement, ni la presse, ni les médecins, ni l'Eglise, ni la société. Les seuls qui semblent s'en occuper sont les policiers, pour maintenir, dans le cadre de leurs attributions, les « bonnes mœurs » et la « moralité ».

La moralité! voilà bien le mot qui recèle toutes les persécutions. Qu'est-ce que la moralité? nous savons bien qu'il s'agit de quelque chose qui varie selon les pays, selon les religions, selon les civilisations, quelque chose qui change avec les années et les mœurs. Nous savons bien qu'il n'existe pas une « morale » universelle. C'est un mot qui sert à bien des usages.

N'allons pas croire, cependant, qu'il y ait en Espagne une persécution des homosexuels de la part de la police et du gouvernement. La police fait son métier sans y apporter une hargne particulière à notre endroit. Je dirai même que, vu sa toute-puissance, elle le fait, sauf exceptions, avec assez d'humanité. Les homosexuels, à condition de ne pas faire scandale, peuvent passer à peu près inaperçus. Il est vrai que toute manifestation publique, dans la rue, dans les bars, dans les réunions, est interdite; il est vrai que la presse ne peut parler de nous qu'en moquerie et en déri-

sion; mais dans l'ensemble les homosexuels espagnols ont plus à se plaindre de l'opinion publique que de la police.

En Espagne, les homosexuels se sentent humiliés, persécutés par la société. Mais cela n'est pas particulier à ce pays. C'est une tare dont souffrent tous les pays où a régné la religion chrétienne et où elle a gardé une telle puissance ancestrale que, même si la législation est devenue laïque, elle reste, ainsi que les mœurs, imprégnée inconsciemment de christianisme. Il faut aller dans des pays qui professent d'autres religions pour trouver une attitude humaine vis-à-vis de l'amour homophile. Or, l'influence chrétienne a été en Espagne plus forte et plus longue que partout ailleurs, puisque l'homosexualité était un des crimes poursuivis par l'Inquisition et que celle-ci n'a cessé de fonctionner qu'en 1833!

Une autre influence particulière à l'Espagne a été celle de la longue guerre contre les Musulmans. Chez les Arabes d'Espagne, l'amour arcadien était complètement admis et chanté par les grands poètes (1). Par réaction, l'Espagne chrétienne prohiba et poursuivit cet amour. Au Moyen Age, dans notre pays, le simple fait d'avoir des relations d'amitié avec des Musulmans était considéré comme une présomption de sodomie; c'est ce qui arriva aux rois de Castille Jean II et Henri IV (2).

Quelle est donc la relation des homosexuels espagnols et de la loi? Il est triste que, toujours, quand on parle d'homosexualité, on soit obligé de parler de code pénal, comme s'il s'agissait d'un crime ou d'un délit, de vol ou d'assassinat; mais il faut bien constater que, bien que les hommes aient atterri sur la lune, nous sommes toujours, à bien des égards, en plein Moyen Age.

Le Code pénal espagnol, à quelques détails près, est toujours le même qu'au temps de la Monarchie et de la République. Il n'y est pas question de l'homosexualité; les seules allusions qui y sont faites sont de forme générale, du genre « quiconque offense la pudeur et les bonnes mœurs » ou « quiconque abusera de façon déshonnête d'une personne de l'un ou l'autre sexe ». Le Code punit la violence sur la personne des adultes et, comme il est logique, la corruption

(1) Voir Juan Garcia, *A Cordoue au temps des Califes* (Arcadie, n° 173).

(2) Voir Marc Daniel, *Henri IV le Guère-Galant* (Arcadie, n° 75).

et la prostitution des mineurs. En fait, rien dans le Code n'interdit de vivre avec une personne adulte, quel que soit son sexe. Si les relations sont avec un mineur de moins de vingt-trois ans, elles sont punissables, avec cette particularité que, si le mineur en question a plus de dix-huit ans, il subit lui aussi une légère condamnation, et que, s'il a entre seize et dix-huit ans, il est renvoyé devant un tribunal pour enfants. Ainsi les garçons de plus de seize ans sont les premiers intéressés à ce que rien ne soit découvert.

Malheureusement, à côté du Code libéral, il y a la loi dite « Loi sur les Vagabonds et les Malfaiteurs », promulguée par la République en 1933, et son Règlement promulgué en 1935 — c'est dire qu'à son élaboration ont concouru les républicains, les socialistes et les catholiques. C'est une loi fort imprécise, et par là-même fort dangereuse. Elle ne parle pas des homosexuels. Elle parle de « vagabonds », de « délinquants présumés », d'« ivrognes » et de « toxicomanes ». Mais, par analogie, on l'applique aux homosexuels. Voici le texte exact de l'article : « Les ivrognes et toxicomanes habituels qui, par leur conduite obstinément antisociale, antifamiliale et dissolvante, font du mal, non seulement à eux-mêmes, mais aux autres, en les induisant au vice et à la fainéantise par leur exemple scandaleux... » et plus loin : « ... et, de façon générale, toute personne qui, par son genre de vie habituel, consacré à des activités immorales, constitue pour la société un danger dans le sens où le définit la présente loi ». Cette loi autorise la Direction générale de la Sûreté à dresser des fiches sur toutes les personnes visées par les articles en question, et notamment sur les homosexuels.

Il peut paraître bizarre que cette loi, qui a permis une certaine persécution de l'amour homophile en Espagne, ait été préparée au temps de la République par un ministre socialiste nommé Fernando de los Rios, mais, à la lecture d'un livre récent d'un ancien ministre de cette même République, Miguel Maura, cela apparaît moins extraordinaire. Dans ce livre, intitulé *Así cayó Alfonso XIII* (« Ainsi tomba Alphonse XIII »), on lit le passage suivant : « Ayant obtenu la permission de visiter la prison, nous en profitâmes pour inspecter les différentes catégories de détenus, ceux-ci étant répartis selon les délits commis. Alors survint un épisode que j'hésite à raconter. Nous apprîmes que, dans la galerie n° 5, réservée aux invertis, il s'était produit, la veille, un drame authentique : un des détenus, par jalousie, en avait

attaqué un autre, le blessant au cou. Fernando de los Rios, qui était un véritable saint laïque et un homme d'une innocence à peine croyable, entendant raconter cette histoire, se refusa à la croire possible. Je le convainquis alors de venir avec moi visiter la galerie n° 5. — Ici Miguel Maura intercale un certain nombre d'injures à l'égard des homosexuels, les nommant, entre autres amabilités, « ondulants de la hanche », — et il poursuit : « A notre entrée, le détenu qui avait attaqué l'autre se tenait couché sur le lit de la cellule. Il portait une chemise de femme toute pleine de fanfreluches et était peinturluré comme une table de nuit. Pour nous, qui avons déjà visité cette partie de la prison, ce n'était pas un spectacle nouveau; mais ce qui l'était, c'était le visage et l'attitude de Fernando de los Rios. Les yeux lui sortaient de la tête, il s'arrachait la barbe, et me répétait : mais voyons, Miguel, ce n'est pas possible! » Terminant le récit de cette mémorable visite, Miguel Maura conclut : « Cela lui fit une telle impression que, par la suite, à bien des reprises, il m'en reparla avec étonnement et effroi. »

Ce qui prouve que, si les pseudo saints chrétiens sont dangereux, les saints laïques ne le sont pas moins!

En résumé, les lois en Espagne sont assez libérales, mais assez confuses pour permettre à la police d'agir comme bon lui semble; elle le fait en général avec assez de discrétion et d'humanité.

Le fait de cohabiter avec un homme de plus de vingt-trois ans ne présente pas le moindre danger. Mais il est dangereux de sortir avec un garçon de moins de vingt-trois ans, et plus encore de fréquenter les endroits où se réunissent les homosexuels, endroits que connaît la police, où elle fait des rafles fréquentes, et qu'elle ferme souvent.

Pour terminer, je raconterai une anecdote et une petite histoire drôle.

L'anecdote se réfère à la puritaine ville de Saint-Sébastien où, à certaines heures, un garde civil prend place dans les urinoirs publics pour éviter que des actes immoraux ne s'y commettent!

Quant à la petite histoire, elle se trouve dans une comédie récente intitulée *Acelgas con champagne* (« Bettes et champagne »). Une dame tente d'expliquer à son gendre qu'elle craint que son fils n'ait des goûts... particuliers. Et comme le gendre n'a pas l'air de comprendre de quoi il

s'agit, elle insiste : « Tu connais Sodome et Gomorrhe? » Et lui de répondre : « Non, pas encore. Est-ce que ce sont deux nouveaux bars? » C'est assez réconfortant pour nous de voir que, même en Espagne, le nom terrible des cités maudites commence à devenir un sujet de plaisanterie, et qu'après avoir causé tant de tragédies, il finira peut-être par servir d'enseigne à des bars...

JUAN GARCIA.

P.S. — Cet article était terminé quand j'ai appris que le Ministre de la Justice a fait approuver par le Gouvernement une nouvelle loi intitulée « Loi sur les périls sociaux », qui doit remplacer la loi de 1933 sur les « vagabonds et malfaiteurs ». Dès que j'aurai des précisions à ce sujet j'en informerai les lecteurs d'*Arcadie*.

## ÉCHOS DES ANTIPODES

Grâce à quelques fidèles Arcadiens, qui nous adressent des coupures de presse de leurs lointains pays, nous parvenons à être assez régulièrement informés de ce qui se passe aux Antipodes — en Afrique du Sud, en Australie, en Nouvelle-Zélande. Quelle leçon pour ces Arcadiens de pays proches, à qui il serait si facile d'agir de même, et qui pourtant ne le font pas! *Arcadie* ne peut jouer son rôle d'« Encyclopédie homophile » qui si on lui en fournit les éléments... Mais il est plus facile de critiquer que de collaborer!

Donc, que se passe-t-il dans l'hémisphère austral?

### AFRIQUE DU SUD.

En Afrique du Sud, on sait que la grande affaire est le projet de changement de loi : non pas, comme en Angleterre, pour libéraliser la législation actuelle, mais au contraire pour durcir les peines contre l'homosexualité (voir *Arcadie*, n° 176-177 : « Un nouveau front : Prétoria »). Malgré le régime réactionnaire qui règne dans ce pays, un tel projet ne va pas sans provoquer des remous.

La Commission parlementaire chargée de préparer la nouvelle loi s'est trouvée soudain confrontée à une abondance inattendue de témoignages hostiles. Un débat organisé sur le sujet à l'Université du Cap attira plus de mille participants. Plusieurs centaines d'homosexuels vinrent spontanément déposer devant la Commission. Tous les journaux publièrent des pages entières d'études et de lettres de lecteurs. Enfin le corps médical et le clergé (tout au moins une partie notable d'entre eux) entrèrent dans la lutte pour rappeler les vérités de base : l'homosexuel n'est ni un malade ni un criminel, les relations sexuelles entre adultes consentants ne causent aucun mal à personne, la nouvelle loi proposée serait une prime au chantage, etc..., etc... Tous arguments bien connus depuis le Rapport Wol-

## ÉCHOS DES ANTIPODES

fenden, mais qui, apparemment, n'étaient pas encore parvenus en Afrique du Sud.

Les deux prises de position décisives semblent avoir été celles du *South Africa Medical Journal* (« Ce n'est pas l'homosexualité qui est un danger pour la société, c'est l'intolérance et l'ignorance de la société qui constituent une menace... ») et de l'Assemblée plénière de l'Église presbytérienne d'Afrique du Sud (« C'est peut-être une question de péché, mais sûrement pas une question de législation et de police »).

En fait, il apparut assez vite que la proposition de nouvelle loi avait été manigancée par la police, à la suite de quelques petits incidents, notamment de la découverte d'un bar de travestis à Johannesburg. « Le pays est en danger », « Raz-de-marée homosexuel », « Le vice menace nos enfants », etc... : on devine le ton des articles de la presse bien-pensante. Que faire pour sauver la patrie? c'est tout simple : faire une loi pour éliminer ces monstres. (Un député gaulliste avait eu la même idée en 1961. Heureusement, Paris n'est pas Prétoria.)

A l'honneur de l'Afrique du Sud, il faut dire que toutes les autorités universitaires se montrèrent immédiatement hostiles au projet de la police. Comme partout, c'est une « certaine presse » à sensation qui, en faisant ses grands titres sur les aspects les plus « choquants » du problème, a le plus contribué à relancer la haine des homosexuels (1).

Au vrai, certaines allégations de la police finirent par se retourner contre leurs auteurs : ainsi, en affirmant que Le Cap était le « foyer d'infection » homosexuelle du pays, ils soulevèrent un véritable tollé dans cette ville, avec une multitude d'articles de presse du genre « C'est pas vrai, ils en ont encore plus à Johannesburg ou à Durban »!

Devant le danger, les homosexuels eux-mêmes ont pris leurs responsabilités. Ils ont créé une *Homosexual Association*, identique à la *Homosexual Law Reform Society* d'Angleterre, recourant aux services de juristes et de médecins pour défendre leur cause auprès de la Commission et de l'opinion publique.

Finalement, la Commission publia un rapport assez

(1) Nous n'avons rien à envier à cet égard à l'Afrique du Sud. Que dire du ton de ridicule pudibonderie adopté par Raymond Cartier dans *Paris-Math* du 18 octobre 1969 : « L'Amérique devant Eros »?

neutre, exposant les différents points de vue en présence sans trop prendre parti. Et le projet de loi fut ajourné.

On en est là — du moins à notre connaissance : les dernières coupures de presse que nous avons reçues d'Afrique du Sud remontent déjà à quelques mois. Le danger est-il écarté? L'avenir le dira...

#### AUSTRALIE.

De Sydney, une coupure de presse de janvier 1969 nous signale le scandale provoqué par un film en cours de tournage, *The Set*, qui montre de façon fort explicite des relations homosexuelles dans un milieu de décorateurs, d'acteurs et de metteurs en scène (comme c'est original!). Réactions de la presse : pas de ça chez nous! La chaste Australie est pervertie! etc... Les acteurs eux-mêmes refusaient de jouer leurs rôles tant ceux-ci les dégoûtaient. Miss Lynn Taylor (rien à voir avec Elizabeth, bien sûr) laissa tomber à terre la brochure de la pièce : « Je suis mariée et mère de famille », dit-elle aux journalistes. « Alors je ne peux pas jouer ça, vous comprenez... »

Il faut aller jusqu'à Sydney, sûrement, pour trouver à notre époque des acteurs aussi chatouilleux sur la vertu. Même dans les patronages paroissiaux on n'en est plus là, sous nos latitudes...

#### NOUVELLE-ZELANDE.

A Wellington, la Ligue pour la Réforme pénale a demandé que la loi qui condamne les homosexuels soit changée, pour l'aligner sur la loi anglaise; c'est-à-dire pour que l'homosexualité entre adultes et en privé cesse d'être un délit. En somme, une évolution exactement inverse de celle d'Afrique du Sud.

Donc, souhaitons bon succès à la réforme de la loi néo-zélandaise, et mort définitive à la réforme de la loi sud-africaine! (et hâtons-nous d'apprendre la géographie, de peur de confondre Wellington et Prétoria pour aller « draguer » le samedi soir...).

MARC DANIEL.

\*  
\*\*

P.S. — Nous espérons que nos lecteurs de ces lointains pays n'oublieront pas de nous tenir au courant des suites de tout cela...

## NOUVELLES DE FRANCE

(N° 5 — Juin-octobre 1969).

#### EN BUTINANT LA FLEUR DES POIS.

Toute la France estivale, la France des plages et des transistors, a passé ses vacances en compagnie d'Henri Charrière, plus connu sous le nom de Papillon.

A une époque où il sied aux chanteurs de n'avoir pas de voix, il était bien normal de rechercher des écrivains qui ne sachent pas écrire (chaque époque a les écrivains qu'elle mérite). Ceci dit sans la moindre méchanceté car, outre qu'il existe dans la douce France une tradition solidement établie d'écrivains-bagnards, de Villon à Vidocq, de Genêt à Albertine Sarrazin, et maintenant Papillon, ce Papillon-là se déclare innocent!

Mais c'est un problème — celui de la Justice et de sa nécessaire réforme — sur lequel nous nous sommes déjà penchés lors des précédentes « Nouvelles ». Nous n'y reviendrons pas!

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est ce que Papillon dit de nous dans ce qu'il faut bien appeler ses mémoires.

Pas grand-chose, et les amateurs de Chéri-Bibi seront déçus!

« *Le mec qui est pédé, il est pédé. Il ne pense qu'à ça, il peut tuer par jalousie. Au baignon, il y a ceux qui vivent ensemble, comme un ménage, et puis il y a le type puissant sexuellement qui baise les mômes qui n'ont pas d'hommes, comme il irait baiser une pute aux Halles ou rue Saint-Denis. Je n'ai rien contre la pédéastie (!) mais quand on commence d'un côté, je l'ai constaté, on finit toujours par se retrouver de l'autre. Et ce n'est pas mon genre. Pour les types comme moi, il n'y avait qu'une solution : la masturbation » (interview accordé au *Nouvel Observateur*, n° 236).*

Ah! qu'en termes galants...

\*  
\*\*

On parle beaucoup de nous, depuis quelque temps. Beaucoup trop, à tort et à travers. J'ai beau savoir que la mode étant à l'érotisme, ces soi-disant exclusivités ou articles-chocs sont surtout prétextes à blouser dame Anastasie et à nous montrer des photos de nus; j'ai beau me dire que la tendance étant de tout vouloir expliquer, le premier plumitif venu, pour peu qu'il ait feuilleté Freud, se sent une âme de spéléologue, cela m'inquiète. Pour vivre heureux vivons cachés.

La revue naturiste *Olympe* avait décidé de nous dévoiler les origines et les causes des garçons efféminés dans son numéro 15. J'en ai déjà parlé ici-même. C'était peu de chose. Elle récidive dans son numéro 16 avec l'homosexualité juvénile. Très belles photos extraites des « Enfants d'Après ». Texte navrant. Tout ce que nous savons c'est que nous ne savons rien!

Les numéros 17 et 18 sont consacrés à l'homosexualité féminine : ramassis de lieux communs éculés sur le « complexe d'Electre » et les garçons manqués... Passons.

*Reportage*, le magazine des sujets chocs, comme il s'intitule modestement, et qui a pour spécialité de racoler la pratique par une photo de première page « scandaleuse » (à notre époque il faut se creuser la pellicule pour y parvenir), consacre son numéro 53 aux (pêle-mêle) : hommes-femmes et femmes-hommes, travestis fétichistes, transsexuels (qu'ès aco?) et à la confession d'un homosexuel qui a vu quelque chose de vilain dans le bûcher de son enfance. Une seule photo d'éphèbe mais qu'il est beau! Ce jeune ganymède du samedi soir gagne, paraît-il 3 000 dollars par séance de pose à New-York. Il a découvert l'Amérique.

Quant à 20 ans (n° 83), il a découvert des amitiés particulières qui en ont 40. Il est vrai que ces amitiés sont très particulières, en effet, puisqu'elles sont exclusivement féminines. Bla-bla-bla habituel dont je vous fais grâce. Je pique une phrase au hasard : « On a observé des relations homosexuelles chez les souris et chez les éléphants. » Sans blague??? Comme eût dit le cher Grock. Corydon nous avait déjà appris quelque chose de semblable.

### VIE ET MORT D'UN TRAVESTI.

C'est l'automne, les feuilles tombent. Tournons donc rapidement quelques pages...

— A propos du film *Le Sergent* : « *La démonstration de Rod Steiger vaut qu'on se dérange* » (Claude Garson). « *Un pareil film ne s'imposait pas* » (Louis Chauvet).

— *Les coopérateurs de France* (29-3-69) enquête au sujet d'une conférence d'information sexuelle organisée par la « Commission d'Education Sexuelle des Mouvements Français pour le Planning Familial » (ouf!). Une question : Quels sujets aimeriez-vous voir traiter? Le chœur des filles et des garçons : l'impuissance, l'avortement accidentel, la frigidity, les lois de la fécondité, l'hérédité, l'homosexualité, la liberté sexuelle, la masturbation...

Du pain sur la planche!...

— *Liberté du Dimanche*, le journal normand du septième jour (!?) du 26-9-1969 pose la question : Pourquoi Gide n'a-t-il jamais été traduit en Assises? Réponse : « *Les magistrats, qui en savaient long sur Gide, se retranchèrent derrière le doute... Au fond la seule réponse était à peu près : « Pas vu, pas pris... » (quel aveu!). Il n'en reste pas moins que, selon le biographe d'André Gide, ce dernier s'attardait, le soir, dans les édicules publics de la capitale.* »

— Enquête de moralité; un docteur qui refuse de se déranger lorsqu'une personne est en danger est pire qu'un homosexuel (pour 71% contre 18 %). Pourcentage réconfortant. Je respire, mais c'est une enquête américaine (*Est Républicain*, 28-6-69).

— *Le Figaro*, mais oui, du 13-8-1969, nous révèle, par la plume de Jacques Chastenet (« Le sexe et le sterling »), de l'Académie Française, s'il vous plaît, que la perfide Albion est en train d'essayer de concurrencer le Danemark en matière de pornographie afin de sauver « plusieurs millions de livres sterling ». Réponse des Danois : « Nous avons une avance confortable. »

Décidément, l'argent n'a pas d'odeur.

— *Salut les Copains* pose aussi une question cruciale à cinq garçons : Par rapport à l'homosexualité (chez les autres) — prudente réserve —, es-tu tolérant, indifférent ou hostile?

Réponses :

— Jacques Dutronc : « Je suis indifférent. Mon secrétaire est tolérant. »

— Michel Polnareff : « J'essaye autant que faire se peut de ne pas juger ce qui ne me concerne pas. »

- Julien Clerc : « Indifférent. A chacun sa sexualité. »  
 — Antoine : « Chacun est libre, en France plus que partout ailleurs. »  
 — Herbert Léonard : « Totalelement indifférent. »  
 Mais, pour *Arcadie*, personne ne veut rien répondre.

### TERRE PROMISE OU DESCENTE AUX ENFERS?

Passionnant article, d'une haute tenue, sur un délicat problème : le célibat sacerdotal, dans le supplément de la *Vie Spirituelle*, numéro 89 (mai 1969. Ed. du Cerf).

La place qui m'est impartie m'empêche d'en rendre compte en détail, et c'est dommage, mais vouloir le résumer serait le dénaturer, je préfère inviter les Arcadiens intéressés par ce débat à se reporter au numéro dont je viens de donner les références. Ils trouveront, page 199 et suivantes, une étude claire et réaliste du « cas particulier » du prêtre « rencontrant son « toi » en la personne d'un homme ou d'un adolescent », et aussi cet aveu : « Il faut commencer par dire que bien des prêtres sont tout au long de leur vie des homosexuels latents qui s'ignorent. »

Une revue chrétienne vient de paraître en Grande-Bretagne, avec, en couleurs et presque grandeur nature, un homme nu appuyé à un autel!... Aux lecteurs, tout de même un peu étonnés, qui sollicitaient des explications, le vicaire responsable a rétorqué qu'il voulait, à sa façon, dénoncer l'hypocrisie des religions en matière de liberté sexuelle! Le puritanisme est gros de la licence comme un père avare engendre un fils prodigue.

Ne revenons pas sur le « Che », spectacle insultant (Léo Sauvage dixit), ni sur les propos démentiels et sacrilèges — que je n'ose même pas reproduire — tenus par Arrabal dans *Pariscope*, numéro 73... Quelle époque! Ainsi, tandis que la guerre sainte risque de se déclencher à propos de l'incendie d'une mosquée et que les guerres de religion se rallument en Irlande et au Canada, à ces fanatismes religieux répondent des fanatiques anti-religieux tout aussi redoutables! Comment voulez-vous intéresser quelqu'un à notre problème, trouver un peu de compréhension au milieu de ces galopins qui jouent avec des allumettes sur une boule de poudre?

\*

\*\*

Finissons par une note plus... optimiste. Vous savez, chers cousins, qu'en France la publicité est le fer de lance de l'oppression capitaliste? Or donc, après l'homme à la cigarette bien (ou mal) placée et le mannequin masculin tout nu, voici que nous avons sur nos murs et dans nos journaux, une réclame pour une marque de... fauteuils! Et alors? direz-vous? Eh bien, pour illustrer les trente-six positions de ce fauteuil-miracle, on n'a rien trouvé de mieux que photographeier des fesses nues! En gros plan, en couleurs et dans *Match!!!* Après ça, il n'y a plus qu'à baisser le pantalon.

C'est égal, si *Arcadie* s'était permis une chose pareille! Mais aux purs, tout est permis, n'est-ce pas?

Et In Arcadia Ego!

JEAN-PIERRE MAURICE.

N.B. — Prière aux Arcadiens qui envoient des coupures de presse de bien vouloir toujours noter les références: titre du journal lorsque celui-ci n'est pas apparent et surtout date de la parution.

Merci.

## « LE MÊME SEXE »

Depuis que l'homosexualité est devenue, en Amérique et en Angleterre, un sujet qui passionne l'opinion, les ouvrages de « vulgarisation » s'y sont multipliés, au point qu'il serait vain de chercher à en tenir le compte, plus encore à en garder la mémoire.

Parmi eux, le pire côtoie le meilleur; on y trouve des ouvrages de propagande homophile à côté de pamphlets hystériques, des ramassis d'idées toutes faites à côté de théories neuves; certains se placent au point de vue du christianisme, d'autres à celui de la psychanalyse; pratiquement toute la gamme des opinions et des écoles de pensée s'y trouve représentée.

Assez peu de ces livres, il faut le reconnaître, connaissent les honneurs d'une traduction française. Est-ce un bien, est-ce un mal? l'un ou l'autre, sans doute, selon la qualité des œuvres. Toujours est-il que l'homosexualité, dans notre pays, est loin d'être considérée par les éditeurs comme un « bon sujet » — entendons : un sujet « qui se vend », Raison de plus pour souhaiter qu'au moins la sélection s'opère de façon raisonnable et que les ouvrages traduits soient vraiment les meilleurs. Ce n'a pas toujours été le cas jusqu'à présent.

Or, voici une occasion : nous verrons bien si les éditeurs français sauront la saisir.

Sous le titre *The Same Sex : An appraisal of Homosexuality* (« Le même sexe : évaluation de l'homosexualité »), la Pilgrim Press de Philadelphie publie un recueil de onze études, dues à des spécialistes de premier rang, sur l'homosexualité envisagée sous différents angles : médical, religieux, juridique, sociologique — et, pour finir, sous l'angle de l'organisation des mouvements homophiles, sujet peu abordé jusqu'à présent dans ce genre d'ouvrages (1).

(1) *The Same Sex : An Appraisal of Homosexuality*. Ralph W. Weltge, editor. Pilgrim Press, Philadelphia-Boston (United Church Press, 1505 Race Street, Philadelphia, Pa.), 1969, in-8°, 164 p. Prix : 3 \$ 45 (broché); 5 \$ 95 (relié).

## LE MÊME SEXE

Le point commun à ces onze textes est l'extrême libéralisme des positions adoptées. Dès la première partie du livre (« Recherches de sexologie »), le professeur Pomeroy, de l'Institut Kinsey, rappelle que « l'activité homosexuelle est naturelle puisqu'elle est courante dans la nature... Si on doit considérer l'homosexualité comme une maladie, mon expérience de médecin me conduirait alors à considérer l'hétérosexualité aussi comme une maladie... J'ai connu autant d'homosexuels heureux et équilibrés que d'hétérosexuels... ».

Les professeurs Simon et Gagnon, des Universités de Chicago et New-York (State University), constatent que l'homosexualité est loin de n'avoir que des aspects négatifs du point de vue social : « plusieurs aspects positifs peuvent être relevés aussi », notamment une plus grande disponibilité pour se consacrer à des tâches pour lesquelles la vie de famille est un handicap. La façon dont un être humain vit sa vie sexuelle, ajoutent-ils, a beaucoup moins d'importance que la façon dont il s'intègre à la société, et à ce point de vue l'homosexuel est tout à fait semblable aux autres hommes.

Le professeur Evelyn Hooker, de l'Université de Californie (Los Angeles), spécialiste de la sociologie homosexuelle, expose le résultat de ses recherches sur la vie des homosexuels « en groupe » dans le contexte américain — cette vie qui, semble-t-il, aboutit peu à peu à la formation d'une véritable « société homosexuelle » avec sa culture propre, au moins dans les grandes villes des Etats-Unis.

Suivent trois études d'ecclésiastiques sur « la morale homosexuelle » (Dr Shinn, Révérend Weltge et Révérend Secor). Là encore, le libéralisme est indéniable, puisque le Dr Shinn va jusqu'à se demander si, « en amenant un homosexuel à l'hétérosexualité, on ne viole pas son individualité et sa liberté ». On peut toutefois regretter que la parole n'ait pas aussi été donnée à un non-chrétien, ne serait-ce que pour rappeler que la « morale » n'est pas uniquement affaire de théologiens. Pour le lecteur « laïque », ces trois chapitres sont sans doute les plus décevants du livre, car ils se réfèrent exclusivement à la morale chrétienne, qui n'intéresse guère les non-croyants.

Les deux chapitres sur « la loi et le sexe » sont, quant à eux, d'un intérêt assez lointain pour un lecteur français, étant écrits dans l'optique de la législation américaine, très

différente de la nôtre en matière d'homosexualité, comme on sait.

En revanche, les trois dernières études sont de la plus haute importance, car elles sont dues à trois leaders homophiles américains : Foster Gunnison, Frank Kameny, Barbara Gittings. Si la première offre un caractère surtout historique, celle de Frank Kameny — inventeur du slogan « Gay is Good » — est particulièrement explosive : « Les homosexuels en ont assez d'être étudiés et discutés par les médecins, les prêtres, les sociologues..., ils veulent participer activement à toute discussion les concernant... L'homosexualité n'est pas un état inférieur, il n'y a pas à en avoir honte ni à s'en désoler... » Pour Frank Kameny, le problème de l'homosexualité est exactement celui des autres minorités persécutées et humiliées, rien de plus, rien de moins. Si les Noirs ont le droit d'affirmer « Black is Beautiful », les homosexuels ont celui de proclamer « Gay is Good ». Point de vue repris par Barbara Gittings, qui insiste sur le rôle de certaines Eglises dans le mouvement de libération homosexuelle.

Ainsi se présente cet ouvrage — inégal certes, et un peu disparate dans son plan, mais excellent d'un bout à l'autre, par la qualité des auteurs, la solidité scientifique des études, la rigueur des raisonnements, le courage des prises de position, la lucidité des conclusions. Il n'a certes aucune prétention à apporter des découvertes originales, mais il contribuera plus qu'aucun autre à ébranler des préjugés — ces préjugés qui, comme disait Einstein, sont plus difficiles à désintégrer qu'un atome.

Je disais, en commençant, que je souhaitais que *The Same Sex* soit traduit en français. Je dois toutefois ajouter un correctif : il faudrait alors qu'un chapitre y soit ajouté pour expliquer quels sont les points communs et les différences entre la situation *américaine* décrite dans ce livre et la situation *française*. Trop souvent les ouvrages anglo-saxons relatifs à l'homosexualité sont traduits sans aucun correctif, et contribuent ainsi à ancrer dans l'esprit des lecteurs français des idées tout à fait inexactes (ainsi, dans *The Same Sex*, ce qui est dit de la « société homosexuelle » et des mouvements homophiles ne correspond nullement à la réalité de notre pays. De même pour les chapitres sur la législation). En fait, après les chapitres écrits par Frank Kameny et Barbara Gittings, il en faudrait un écrit par un responsable d'*Arcadie*, qui authentifie-

rait en quelque sorte la traduction et la mettrait à la portée du public français... Mais sans doute est-ce trop demander, la France d'aujourd'hui étant ce qu'elle est.

J'allais oublier de dire l'essentiel : c'est que cet ouvrage si honnête, si libéral, si révolutionnaire même à bien des égards, est publié sous les auspices et par les soins de l'Église Unie du Christ (United Church of Christ). Compte tenu de ce que j'en ai dit, on mesurera combien cette Église précède les autres sur le chemin de l'amour chrétien envers les homophiles. Plus d'un de nos lecteurs catholiques méditera douloureusement cette constatation.

MARC DANIEL.

---

## CZANARA

Album de 50 dessins

— 45 F —

(plus port)

## CONTE

par DANIEL LANDERROY.

Le Prince s'ennuyait comme s'ennuient les princes avides de beauté lointaine. Il attendait l'aube poindre derrière les brumes de l'étang, puis, rassuré, dormait jusqu'au déjeuner. Il ne regardait plus les lèvres de son amant sourire à des rêves sans fin, cela le fatiguait, et son amant, le sommeil, la nuit, tout l'ennuyait; il fallait simplement qu'il revît tout en place à la pointe du jour pour autoriser son corps à s'enfermer dans le liquide visqueux des songes.

Il y avait trop longtemps qu'il n'aimait plus son amant, mais l'avait-il seulement aimé? Alors, pourquoi lui avoir caché l'existence d'Emmanuel? Le Prince s'amusait mal dans la grisaille de ses pensées mais en fin de compte son amant en valait bien d'autres, il faisait bien l'amour, n'était pas désagréable, savait se taire et n'affichait pas trop ses infidélités. Aimer, aimer, cela était tout juste supportable dans les romans, mais dans la vie d'un Prince! Quelle mauvaise plaisanterie, bonne à faire perdre la tête, quel dommage pour un si joli visage! aimer, aimer, cela va bien aux hommes pour se reposer... mais lui, le Prince, n'était pas un homme mais un jeune homme. Allongé, il lui arrivait de dire je t'aime, mais quelques heures plus tard, il n'en pensait mot, il en concluait que la position horizontale rend idiot; il n'avait sans doute point tort.

Le Prince prit donc l'habitude, laissant son cher amant dans la douceur des draps et des cauchemars, de divaguer quelques heures dans le parc abandonné. Il courait nu sous les reflets de la lune, s'allongeait sur un banc de marbre glacé, écoutait le chant des corbeaux; cela lui rappelait la mort et son amant, cela l'entraînait dans des sensations de vierges folles, comme s'il composait des poèmes sans mot, lui dont la virginité passait avec les nuits. Quelquefois, près de ce corps frémissant et splendide venaient rôder les

## CONTE

chiens des fermiers; ils léchaient affectueusement cette peau délicieuse, allaient, venaient, puis s'éloignaient, laissant le jeune homme à ses caresses.

Puis, le Prince rentrait, éveillait son amant par des caresses fraîches, et celui-ci s'étonnait d'un si doux réveil, mais surtout ne posait pas de questions, le Prince les aurait éludées et face à toute insistance, aurait pris un air fâché.

A vrai dire, le Prince ne répondait plus à rien depuis ses amours malheureuses avec Emmanuel.

Emmanuel, se souvenait-il du visage sauvage d'Emmanuel? du corps d'Emmanuel? de sa peau couleur d'un soir d'été, de ses yeux verts clairs? Se souvenait-il de cet adolescent à la beauté trop parfaite, de ce garçon avec qui l'on voudrait que la vie passe? Etaient-ce des souvenirs, ces images qui réapparaissaient nettes et terribles? Il semblait plutôt qu'Emmanuel occupât le plus profond de la chair du Prince pour venir certains jours vagues tarauder sa vie. Mais mieux valait ne pas penser à Emmanuel, c'est-à-dire ne plus penser à rien, et il était des heures où le Prince ne pensait plus à rien; on aurait cru un jeune homme mort.

Quand ce vieux mal le prenait, le soir, près de celui qu'il ne pouvait aimer, le Prince partait au village, c'était sa façon d'inventer des histoires. Son amant, résigné, rejoignait alors un jeune domestique, fort bien fait et à la mémoire courte; il fallait bien passer le temps! Le Prince aurait-il blâmé ces rapports de bon goût, cette inclination pour la démocratie et la compréhension? Certes non.

Le Prince partait égarer sa vie, et les villageois chuchotaient que ses désirs pourraient être délétères, mais chacun le respectait trop pour tenter une mise en garde qui n'aurait peut-être servi qu'à corser le jeu, le jeu d'Emmanuel et de l'Amour, comme aimait à se répéter le Prince. Qu'y avait-il à faire? le Prince était très beau et cette différence d'avec les villageois l'autorisait à la liberté suprême. Le Prince n'était pas dupe; le frisson dans le ventre, à la vue d'un jeune homme là-bas finirait certainement comme tous les frissons en extase ou en mort; les jeune gens du village semblaient peu farouches, mais si l'un d'entre eux s'avisait de lui percer le cœur: un petit coup de lame et ce serait la mort... Quoi de plus excitant que cette fin au parfum de rose rouge, grandiose et tragique, une fin pour vie de rêve.

Le Prince arrivait et il y avait ce soir-là une fête au village, une sorte de kermesse comme on les appréciait avant

la guerre. Les musiciens du kiosque adoucissaient la nuit avec des concerti de Mozart et les gens déambulaient presque beaux sous les éclairages fixés aux châtaigniers. Ils se pressaient autour de jeux stupides. L'un consistait à encercler des bouteilles contenant des messages; les gagnants souriaient malicieusement en déchiffrant les papiers puis disparaissaient derrière les arbres; cela s'appelait la retrouvaille des péchés, sans doute en souvenir de Dieu. Un autre avait les apparences d'une tombola; les lots étaient de charmants garçons offrant leur service le temps d'un désir; cela valait-il mieux que les poissons rouges et les tortues? Les femmes suivant de près les conseils de leur mari, en étaient persuadées. Et puis, il y avait le mât de Cocagne, les jeunes gens s'y précipitaient; chaque enveloppe accrochée, tout en haut, donnait lieu à de nombreux assauts et, à chaque réussite, les garçons souriaient aux spectateurs tendrement, puis les scrutaient de bien étrange façon, ce qui étonnait beaucoup le Prince; cela était, certes, un bel exploit mais de là à jouer les héros! Ces enveloppes devaient contenir quelques billets, de quoi récompenser ce genre d'effort mais cette insistance face au triomphe était d'un goût plus que douteux. Le Prince préféra s'éloigner dans la nuit de septembre.

C'est alors qu'il sentit une chose étrange; la peau se crispa; cela commença au creux du dos, puis dans la paume des mains; un frisson inouï déchira ses cuisses, ses paupières et son front; une fatigue immense s'insinuait partout. Le Prince baissa les yeux; alors il vit le jeune homme qui marchait vers lui, sa démarche féline, ses yeux et ses bras ouverts. C'était donc lui, l'homme qui ressemblait à nul autre, l'homme du Prince; celui qui pouvait tout donner et tout prendre, « celui pour qui on cueille dans le creux de la main les oiseaux du Ciel, celui pour qui on attrape le Vent, on vole des éclats de nuit, on jette le Soleil dans la terre, on oublie même l'ombre de la vie, celui que l'on attend, que l'on espère, qui ne vient pas assez vite, qui ne vient pas maintenant, que l'on n'ose pas toucher de peur de laisser une empreinte »... Emmanuel.

Le jeune homme marchait, et le Prince attendait que le Monde s'écroule, son corps craquait, son cœur devenait milliers de frémissements sous la peau brune. Ce fut un début d'extase, l'extase langoureuse et immense... Mais, car hélas, il y eut un « mais », Emmanuel, car ce ne pouvait être qu'Emmanuel, tourna son corps à quelques mètres du

Prince et s'agrippa au mât de Cocagne, avec le sourire du bonheur. Le Prince ferma les yeux, ou plutôt, il crut les fermer; savait-il au juste ce qu'il faisait? Son esprit fut sous l'empire de hurlements déchirés et d'un andante de Mozart, qui semblait une comète des univers invisibles.

Le Prince rouvrit les yeux, la main gauche du garçon agrippait une enveloppe; le sourire aux lèvres, il restait allongé sur le ciment, inerte, un mince filet rouge colorait sa tempe droite; les femmes avaient fini de hurler, les hommes de se taire. Les yeux clairs du jeune homme mort regardaient le Prince. Un homme essaya de fermer le regard mais n'y parvint pas; les yeux tournés vers le Prince demeurèrent fixes, éternellement fixes. Un homme ouvrit l'enveloppe, elle contenait comme toutes les autres, ces mots : « Le possesseur de ce billet pourra choisir et emmener la personne qu'il désire. » Le Prince était déjà parti.

Il marcha doucement, l'air était doux et comme l'aurore n'allait pas tarder, il prit la direction du château.

Son amant n'était pas là; alors, il fit l'amour seul, comme avec Emmanuel; ses ongles traçaient de longues traînées rouges sur les jambes et la poitrine, le sang imprégnait les draps presque tièdes comme un lit de roses grecques. Son amant le rejoignit tard dans la matinée, son ami de la nuit ayant été très exigeant. Le Prince dormait.

Une nuit, un garçon du village parla au Prince des enveloppes de la fête. Le Prince ne comprenait pas; pourquoi Emmanuel devait-il chercher une autorisation d'aimer le Prince? le Prince n'avait pas besoin de ce genre de papier; il aurait accédé à tous les désirs du jeune homme sans parole, sans rien, et cela Emmanuel ne pouvait l'ignorer; alors pourquoi? Pour se prouver qu'il était un homme ou une autre ânerie de ce genre, Emmanuel était trop intelligent pour se laisser entraîner par de telles inepties. Peut-être qu'Emmanuel avait oublié jusqu'à l'image du Prince et n'aurait vu que la possibilité d'une nouvelle aventure.

Non, tout cela était absurde; ces réflexions agacèrent le Prince, cela ne changeait rien de jouer avec les rétrospctions.

Les doutes sont des chiens enragés qui mordent les princes, mais il fallait qu'Emmanuel soit mort pour que le Prince vive, il le fallait. Le Prince ne voulut pas, puis voulut que tout redevint évident. Le jeune homme de la fête était Emmanuel, mort à l'Amour.

Mais il y aurait toujours cette image du garçon de l'adolescence, celui qui reste au fond du corps; mieux valait ne plus prononcer son nom.

Le Prince s'ennuyait, son amant aussi; les domestiques avaient été renvoyés. Les caresses devant le miroir bleuté n'exaspéraient plus grand chose et, même à force de mourir d'ennui, on ne mourait pas.

Le Prince chercha désespérément un nouveau divertissement puis un matin il en trouva un de quelque valeur : cela s'appelait jouer à vivre. Il fit une grimace éveilla son amant et lui dit simplement : « Tu sais, il faut que je te parle d'Emmanuel. »

DANIEL LANDERROY.

---

JEAN-LOUIS BORY

## LA PEAU DES ZÈBRES

« Tribu sombre, damnée mais héroïque »

N.R.F. — 483 p. — 29 F

## SUR MAX JACOB

par SINCLAIR.

*Chacun court ailleurs et à l'advenir,  
d'autant que nul n'est arrivé à soy.*

MONTAIGNE.

On a réédité, voici deux ans environ, un roman de Pierre Reverdy : le *Voleur de Talan* (1).

De cette tentative sans lendemain que fut pour le poète de *Plupart du Temps* cette intrusion dans la littérature romanesque, je ne retiendrai qu'un aspect anecdotique sans doute, mais pour moi capital.

De l'aveu même de Reverdy, le mage Abel, un des personnages du *Voleur de Talan* n'est autre que Max Jacob. Le portrait qu'il en trace — la méfiance toujours en éveil du poète pour tous ceux qui risquaient de le piller — n'est pas inexact mais il est trop limité.

Si un beau jour Max a claqué au nez de Reverdy la malle qui renfermait les manuscrits et si ce geste a si profondément marqué le poète narbonnais, c'est révélateur peut-être mais bien anecdotique.

Max avait la hantise du plagiat — que ne disait-il pas de Jean Cocteau : « Il m'a tout volé », etc... — travers commun à cette époque où les peintres cubistes s'accusaient mutuellement pour un collage, un paquet de cigarettes introduit dans une toile.

Quelle naïveté Seigneur, et comme si de tous temps Lettres et Arts n'avaient pris racine dans un terreau commun!

Et Reverdy — cet autre écorché vif — fut si meurtri de cette défiance qu'il semble avoir conçu le *Voleur de Talan* pour prendre sa revanche.

Quelle erreur ce serait de mesurer à l'aune commune les poètes, encore que ce terme bien imprécis range sous une même bannière de singulières recrues.

Mais Max était un tout autre homme que ce réflexe soup-

(1) Flammarion, 1967. Prix : 9,50 F.

gonneux ne le donnerait à penser.

Quand je l'ai rencontré pour la première fois, il habitait cette petite chambre de l'Hôtel Nolle(2) qui a été si souvent décrite : un divan — une armoire à glace en pitchpin — deux tables — quelques planches reposant sur deux tréteaux — un fauteuil et deux chaises plus un obscur cabinet de toilette — une seule fenêtre ouvrant sur une cour assez lumineuse.

Il est difficile d'imaginer décor plus banal.

Mais son hôte l'était bien moins et chez lui c'était un défilé continu d'amis, de curieux, de mondains, d'envieux aussi assurément.

Des littérateurs, des poètes, des peintres, des acteurs, tout ce que l'intelligentsia homophile de l'époque comptait de notoriétés et bon nombre d'autres qui n'avaient pour ces penchants qu'indulgence amusée, quand ce n'était pas une aversion marquée.

Les mœurs ont si complètement évolué depuis quelque quinze ans qu'il est malaisé de recréer le climat de l'entre-deux guerres.

L'homophilie — qui n'était évidemment pas connue sous ce nom — gardait une odeur de soufre.

Certes il y avait eu Proust, puis Gide pour traiter — avec bien des masques souvent — de ces sujets, mais rares étaient les œuvres littéraires de qualité où l'homosexualité avait une place.

Et dans la vie, dans un certain monde (le grand, le demi ou le quart) si la chose était fréquente, le renom qui s'y attachait n'était pas bon et à de rares exceptions près on préférerait s'en cacher.

Max, à cette règle, ne faisait pas exception.

Il n'est pas aisé de parler d'un homme devenu célèbre que l'on a connu comme homme tout court, comme ami, comme amant.

Max, en bon catholique, haïssait le scandale. Je l'ai vu terrifié lors de la sortie du premier livre de Sachs : *Alias* (3).

Ce roman autobiographique et à clé bien entendu contenait sous le pseudonyme plus que transparent de César Blum un portrait de Max plein de malice et de verve méchante.

(2) Aujourd'hui, lapinisme oblige, une certaine ironie du sort a fait qu'une clinique d'accouchement s'est implantée au 55!

(3) N.R.F., 1935.

« Sur un corps très court et très rond, il portait une tête énorme dont... je remarquais le nez immense et busqué... des yeux minuscules et pétillants, de grosses lèvres sensuelles et une petite main trop grasse, trop courte, trop blanche, à laquelle on voyait bien qu'il était juif » (Sachs était orfèvre évidemment).

Et suit le portrait moral : « Impur sans bassesse, son impureté était en quelque sorte sa pureté et loin d'être hypocrite il était simplement vertueux et pécheur tour à tour avec une telle rapidité que le spectateur n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles... il faisait l'amour le soir, allait à confesse le matin, communiait, peignait, faisait l'amour et recommençait... »

De ce mécanisme de noria j'ai été le témoin stupéfait pendant plusieurs années.

Mais ce que cette peinture omet délibérément de révéler c'est que chez Max le pédagogue — au meilleur sens du terme — l'emportait et de loin sur le pédéraste.

C'est qu'il y avait beaucoup de Socrate en lui — la maïeutique n'avait aucun secret pour ce sorcier (sourcier), un Socrate qui ne pouvait se borner au platonisme, bien sûr.

La chasteté, si on en parlait beaucoup, restait un idéal assez lointain et un but guère accessible.

La carte du Tendre du poète comprenait bien d'autres étapes plus classiques — plus hâtivement parcourues aussi.

La mer de la Jalousie tendait à y devenir un océan et à tout submerger.

Ce m'était un grand divertissement — dans tous les sens du terme — que le spectacle quotidien de cette vie où le verbe tenait une si grande place.

Comme celle de Wilde, la conversation de Max, son art peu imitable de conteur était un feu d'artifice, surtout quand il voulait plaire et il voulait me plaire.

J'étais gourde, empêtré, inhibé comme tant d'adolescents — et pis encore jeune bourgeois. Je ne sortais de ma réserve que pour lancer quelque insolence, enfin je m'imaginais sans peine parfaitement odieux.

Mes premières aventures n'avaient été que sensuelles, mon corps y avait tenu toute la place et le sexe bouché l'horizon : c'est souvent ainsi dans le Sud.

Quelques années plus tôt, je m'étais même épris d'un amour de tête pour une très jeune fille.

Les familles prudentes y avait promptement mis le holà et je n'ai compris que plus tard à quel danger j'échappais :

se découvrir comme tant d'autres marié, père de famille... et plus résolument que jamais épris des garçons.

Pour l'heure, grâce à Max, je découvrais un monde varié, séduisant, toujours mouvant, clinquant peut-être mais pour moi, après une adolescence trop studieuse et un cercle familial fermé, d'un exceptionnel attrait : ce qui subsistait du Paris de Proust.

Aubaine exceptionnelle — mais sur le moment j'étais loin d'en avoir conscience.

On vit toujours un peu en état d'hypnose; on ne voit pas ce qui nous entoure, ce que l'on touche chaque jour de ses doigts. Le tourbillon où vous entraînent la vie, les passions, les amours, cache l'essentiel, comme les arbres la forêt.

J'étais, d'âge mental, très jeune et très naïf, ce qui avait peut-être séduit Max — et me croyais bien entendu roué.

Pendant les trois ans que dura cette liaison j'ai vécu intensément, connu des heures exaltantes mais parfois très troubles aussi.

Le premier soir c'est un sentiment de peur panique qui m'envahit lors des premières approches. Mon esprit voisin encore de l'enfance cédait à un sentiment très ancré : les adultes vivaient sur une autre planète, constituaient un monde à part dont je me défiais et pour tout ce qui était sexuel le secret absolu était la loi.

Heureusement pour moi, si tant de littérateurs se dérobent, Max s'offrait, s'étalait — tout en sachant, si proche qu'il se voulût, garder ses distances.

Il aimait passionnément interroger, se pencher sur les êtres, en faire au moyen de ce qu'il appelait « le madrigal astrologique », le tour.

N'a-t-il pas écrit :

*« On connaît bien peu ceux qu'on aime  
mais je les comprends assez bien  
étant tous ces gens-là moi-même  
qui ne suis pourtant qu'un babouin? »* (4).

Car nul plus que lui-même n'a été impitoyable en se décrivant dans un poème intitulé : « Conscience » (5).

« J'ai trois dents fausses. Le dentiste qui les engoba m'avoua qu'il prenait aux cadavres la matière de son art :

*« Celle-ci appartient à un débauché*

(4) Derniers poèmes.

(5) Cornet à dés, II.

*la seconde à un hypocrite*

*la troisième à un fou. »*

« Taisez-vous dentiste, reculez-vous et laissez-moi rêver, que de fois ces trois hommes sont venus sous ma langue reconnaître leur bien. »

Si l'homme n'est jamais un, Max était Protée.

Doux et violent, humble et altier, soumis et autoritaire — toujours jaloux, sensuel mais se voulant chaste, chrétien et juif, il ne pouvait que séduire et déconcerter.

Quand on connaîtra vraiment son œuvre dont une trop grande part reste inédite, espérons qu'elle ne sera pas perdue, sa place, une des plus grandes, lui sera faite parmi les poètes de la première moitié de ce siècle.

En 1935, après de violents affrontements, Max regagna Saint-Benoît-sur-Loire.

Il en sortit plus d'une fois avant qu'en 1944, arrêté par les Allemands, emprisonné à Orléans, puis à Drancy il ne mourût dans cette dernière geôle et que lui fussent épargnés les horreurs de la déportation.

Je ne suis jamais allé de son vivant à Saint-Benoît — une page était tournée.

En 1945 je me suis recueilli dans le petit cimetière proche de la Loire (oh! je voudrais m'ennuyer comme la Loire (6) a-t-il écrit) sur la tombe où avaient été transférés ses restes.

Mon ami le plus cher y a même déposé un fragment du marbre qui revêtait la Chancellerie du III<sup>e</sup> Reich, humble offrande propitiatoire à ses mânes, je le souhaite.

Aujourd'hui cette fin, qu'il avait pressentie et redoutée, ne semble-t-elle pas l'accomplissement d'une vie ardente et douloureuse?

Boucle d'une arabesque sans défaut, elle a permis à Max Jacob de ne pas connaître les sécheresses extrêmes de la vieillesse, de la solitude, de la dereliction.

Elle lui a évité par son atrocité même le désert, l'abandon de ce monde qu'il avait aimé et fui dans un mouvement pendulaire et fatal.

Et voici l'heure venue pour moi de dire en reprenant une phrase d'un de ses plus beaux poèmes :

*« Son souvenir est dans ma vie »* (7).

SINCLAIR.

(6) Derniers poèmes : *La Terre*.

(7) Cornet à dés, I. *Honneur de la Sardane et de la Tenora*.

LIVRES ANCIENS  
LIVRES NOUVEAUX

**FONCTIONNAIRE DU NU**

de QUENTIN CRISP (1).

Churchill définissait ainsi, paraît-il, les composantes d'une personnalité : l'intelligence, le caractère et le sens de l'humour.

Il est évident dès l'abord que Q. Crisp possède le premier et le dernier de ces traits et même abondamment.

Quant au caractère il n'en est pas absolument dépourvu dans la mesure où il a voulu, à une époque où cette démonstration présentait en Angleterre un réel danger, être un homosexuel caricatural jusqu'à l'outrance.

Enrichi d'une préface de notre ami Jacques de Ricaumont, cette autobiographie d'un être singulier est un des livres les plus attachants qu'il m'ait été donné de lire sur semblable thème.

Le ton est donné très vite par des phrases de cette veine : « En l'an de grâce 1908, une des plus grosses météorites que le monde ait jamais connues, fut précipitée sur la terre. Elle rata son objectif et tomba en Sibérie. Moi, je suis né à Sutton dans le Surrey. »

En principe le récit de la vie d'un homosexuel, dénué de tout talent particulier, impécunieux et physiquement dépourvu d'attraits exceptionnels, n'est pas comme dit le poète « un concert à réchauffer le sang ».

Or je vous mets au défi de lire cet ouvrage sans être saisi à maintes reprises d'un rire inextinguible qui est bien au monde chose si rare et inappréciable. Existe-t-il de meilleur remède à tous les maux qui nous peuvent assaillir ? Que soit béni l'auteur qui nous déride, il en est tant qui ne visent qu'à nous endeuiller.

C'est que la position adoptée très tôt et très lucidement par Crisp ne laisse pas d'être originale.

Il a voulu par son aspect physique même et dès l'âge de vingt-quatre ans que personne ne puisse ignorer qu'il était un homosexuel militant.

Se teindre les cheveux, se couvrir le visage de fards au moins autant que les lois de la pesanteur le permettent, se charger de

(1) Robert Laffont. Coll. Pavillons. *The naked civil servant*. Prix : 18,50 F.

bijoux, se vêtir de la façon la plus extravagante ou se chausser comme les Chinoises de l'ancien Empire, tel était le programme qu'il s'était tracé et dont il ne s'est jamais écarté.

S'il y eut jamais « folle » exemplaire ce fut bien Quentin Crisp.

Il eût pu proclamer comme dans le poète de Cros que « ni l'art, ni l'amour, ni l'Etat » ne le détournèrent de son but : un exhibitionnisme pathétique.

Devant les attitudes souvent gênées, la honte qu'éprouvaient plus d'un homosexuel en sa présence, Crisp s'étonne d'une telle ingratitude : « Car, écrit-il, je considérais que j'avais immolé ma vie sur l'autel de leur (c'est moi qui souligne) liberté. »

Position d'esprit aussi singulière que veule — cette propagande ayant en définitive assez peu de chance semble-t-il (mais peut-être suis-je mauvais juge) d'aboutir au résultat recherché.

Aujourd'hui le but, l'abolition des lois anglaises d'exception frappant les homosexuels, est atteint et Crisp ne peut même plus s'attarder en des combats d'arrière-garde.

Le bilan final qu'il trace de son existence est fort lourd : il n'a connu, prétend-il, ni l'amour, ni la renommée, ni la puissance. Il lui reste une cruelle lucidité et il ne semble pas que l'âge lui ait apporté une once de sérénité — mais peut-être force-t-il le trait.

Evidemment il attend et appelle la mort et imagine un procédé très « swiftien » pour que l'Etat soulage définitivement du fardeau de la vie tous les citoyens de plus de soixante ans.

Bien vieillir, je le sais pertinemment, est une grâce et comme toute grâce fort inégalement répartie.

Reste au long de ce récit une analyse de la condition homosexuelle dont la vigueur incisive est inégalée.

Qu'on en juge par ces quelques extraits :

« Toute occasion de plaisir entraînait automatiquement un désir à peu près aussi intense de m'en passer... »

« Si nous ne souffrons pas, comment (dit-il des Anglais) allons-nous savoir que nous vivons ? »

« Les personnes qui craignent le plus le scandale... invariablement se conduisent de façon à le déclencher. »

Et pour terminer, cette perle que je vous laisse à méditer :

« Toutes les liaisons entre homosexuels se déroulent comme s'il s'agissait de relations entre un évêque et une danseuse. Dans certains cas, les deux intéressés pensent qu'ils sont des évêques. »

SINCLAIR.

# ESSAI SUR LA RÉVOLUTION SEXUELLE (1)

de DANIEL GUÉRIN.

— 1 —

Cet élégant volume à couverture noire mérite d'être conservé précieusement, comme une arme, par tous ceux qui luttent contre le puritanisme sexuel. Menant depuis quinze ans ce bon combat, Daniel Guérin a étudié les textes essentiels de Wilhelm Reich et d'Alfred Kinsey, à propos desquels il fait d'importantes mises au point.

Selon Daniel Guérin, l'in vraisemblable pruderie qui marque l'apogée de la civilisation bourgeoise a atteint sa cote maximum non au XIX<sup>e</sup> siècle mais au XX<sup>e</sup> : sa génération a encore connu les statues du parc de Versailles sans la ridicule feuille de vigne qui les enlaidit aujourd'hui. Avec les étudiants de mai 1968, il affirme que « dans une société trop organisée, trop planifiée, trop mécanisée, trop enrégimentée, la liberté de baiser à sa guise pour chacun est un des derniers droits, une des dernières fantaisies qui nous restent ». Elle fait partie des droits de l'homme : elle se confond avec la liberté tout court. A ses yeux, révolution sexuelle et révolution sociale sont inséparables et seule une société collectiviste de caractère **libertaire** peut, « dans la fraternité retrouvée », faire place aux homosexuels. (L'aspect politique de la pensée de Daniel Guérin est exposé dans un ouvrage récent, de lecture facile : **Pour un marxisme libertaire**, coll. « Libertés », Robert Laffont.)

Abordant le problème de la liberté sexuelle au cours de **toutes les incursions** qui constituent l'**Essai sur la Révolution sexuelle** (W. Reich, A. Kinsey; les **Sonnets** de Shakespeare, l'amour physique chez Anna de Noailles, la falsification de Gide par Delay, **Le Nouveau Monde Amoureux** de Fourier, Proudhon refoulé sexuel), l'auteur s'attache à fournir des notions exactes sur la forme de sexualité la moins connue, la plus décriée : l'homosexualité. Il existe, en effet, un véritable racisme anti-homosexuel : « Si vous lisez l'admirable analyse que fait Frantz Fanon, dans son **Peau noire et masque blanc**, de la hantise permanente du Noir en butte au préjugé racial du Blanc, vous verrez combien le calvaire de l'homosexuel ressemble à celui de l'homme de couleur. »

Wilhelm Reich dénonce les maux engendrés par la répression sexuelle, notamment dans la jeunesse. Il exalte le rôle stimulant de l'amour libre, la fonction libératrice de l'orgasme. Son œuvre est la

(1) 247 pages. Ed. Belfond. Prix : 19,50 F.

continuation idéale d'une œuvre de Freud : **La morale sexuelle civilisée et la nervosité moderne** (1907), qui montrait que « la répression sexuelle est la cause principale des névroses contemporaines ». L'orthodoxie freudienne, soucieuse de laisser dans l'ombre les dénonciations du terrorisme anti-sexuel, n'a jamais traduit cet ouvrage en français. Et pourtant on sait aujourd'hui que le maximum de fréquence des activités sexuelles se situe non pas, comme on l'imaginait communément, aux alentours de la vingt-cinquième année, mais entre treize et dix-neuf ans, c'est-à-dire à un âge où la répression de la sexualité sévit dans toute sa force.

Sous la pression de la clientèle riche et de la société bourgeoise la doctrine freudienne prit un caractère conformiste et se garda bien de réclamer pour la jeunesse la pleine liberté sexuelle. « Ainsi émasculée, privée de son contenu sexuel, devenue une coquille vide, la psychanalyse aux yeux de Reich subit le même sort que le marxisme aux mains des socialistes réformistes et de la réaction stalinienne. »

Reich s'insurge contre le reniement de Freud qui, après avoir dénoncé les névroses comme le produit du refoulement sexuel, finit par présenter ce refoulement, la sublimation forcée, comme indispensables au développement de la civilisation. Il montre que la répression sexuelle, dans les sociétés primitives, est liée aux développements de la propriété et du patriarcat. Malheureusement, en ce qui concerne l'homosexualité, il s'en tient à des conceptions vétustes.

Sur ce point Kinsey, dans ses fameux **Rapports**, viendra prendre la relève. Pour Kinsey, l'homosexualité est un phénomène si profondément naturel qu'elle serait bien plus répandue sans le frein des contraintes sociales : « le tabou qui la frappe est donc à la fois un défi à la nature et une tragédie dont sont victimes des millions d'être humains. Et, parmi eux, les plus doués intellectuellement, puisque notre auteur pense que la précocité sexuelle prédispose à la fois à l'homosexualité et au génie ».

La psychanalyse des familles n'est pas parvenue à masquer la grande découverte de notre temps : la sexualité est une force formidable et polymorphe dont la répression opère des ravages, occasionne des souffrances aussi intolérables que ceux résultant des autres formes d'oppression de l'homme par l'homme. Guérin, commentant Kinsey, fait une remarque qui me paraît profondément juste : il y a un parallélisme entre la puissance sexuelle des mâles et leurs aptitudes à la polymorphie sexuelle : « Les mâles les plus débordants de sexualité ne seraient-ils pas aussi ceux qui combinent le plus aisément les activités hétérosexuelles et les activités homosexuelles ? »

Les rapports Kinsey ont dévoilé au monde l'extrême fréquence de certains comportements sexuels habituellement frappés de tabous. 50 % des mâles ne sont pas exclusivement hétérosexuels durant leur vie adulte ; 37 % ont fait des expériences homosexuelles ayant conduit à l'orgasme ; 25 % de la population mâle, soit un homme sur quatre, ont des expériences homosexuelles précises et prolongées ; 18 % ont au moins autant d'expériences homosexuelles qu'hétérosexuelles, soit plus d'un homme blanc sur six ; 13 % ont eu plus

d'expériences homosexuelles qu'hétérosexuelles, soit un sur huit; 8 % sont exclusivement homosexuels pendant trois ans au moins, soit un sur treize; 4 % le sont exclusivement pendant toute leur vie.

Quelle que soit la valeur de l'œuvre de Kinsey, et sa contribution au bien de l'humanité, Daniel Guérin signale les lacunes : Kinsey a écarté trop rapidement l'hypothèse de la bi-sexualité et n'a pas vu, comme Margaret Mead, que la différenciation psychologique des sexes est pour une large part artificielle et conditionnée par le milieu social. Chose plus grave, Kinsey adopte trop rapidement, avec Freud, l'hypothèse hasardeuse de la horde primitive d'hominidés dominés par un mâle unique, sans envisager que la jalousie puisse être née avec la dissolution du communisme primitif et l'apparition de la propriété privée et du patriarcat.

Etudiant les différences spécifiques de la sexualité masculine et de la sexualité féminine, l'auteur des **Rapports** a bien remarqué que l'homosexualité offre l'attrait d'unir deux individus susceptibles de comprendre leurs réactions physiologiques et psychologiques mieux qu'ils ne peuvent comprendre celles du sexe opposé. Daniel Guérin ajoute une autre conséquence : puisque l'homme et la femme réagissent de manière différente, « toute transposition littéraire de relations homosexuelles en relations hétérosexuelles est fallacieuse, deux hommes ou deux femmes ne se comportant pas ensemble comme le feraient un homme et une femme. Albert ne peut être camouflé sans dommage en Albertine ».

Les admirateurs des **Sonnets** homosexuels de Shakespeare (qui déclarait à son « **maitre-maitresse** » rajeunir en « **pardant mon âge de la beauté de tous les jours** ») seront comblés par l'analyse érudite et perspicace de Daniel Guérin. Il dit à leur propos : « L'amour spiritualisé n'est jamais entièrement déssexualisé. Il serait bien téméraire d'affirmer que l'amitié amoureuse dont les hommes de la Renaissance, Montaigne et La Boétie, Michel-Ange et Léonard de Vinci, Shakespeare enfin, avaient trouvé le modèle dans Platon, était **platonique**, c'est-à-dire entièrement désincarnée. »

Envers Anna de Noailles, les surréalistes furent bien injustes. A son propos ils citaient toujours le même vers malheureux : « **O Français, j'ai sucé le suc de votre Gaule.** » Daniel Guérin, lui, en découvre de fort beaux, et qui font d'elle un précurseur de la révolution sexuelle :

« **Mon épaule meurtrie et ta tête pesante.**  
« **Ce sont tes lèvres sur tes dents**  
« **Qui rendent mon destin hagar.**  
... **La vive et secrète aisance**  
**des belles veines de tes mains.** »

Le critique se doit de laisser sur sa faim le lecteur auquel il veut donner le désir de lire le livre dont il parle. Je le laisserai donc sur ce « gros plan d'un jeune mâle dénudé » trouvé par Daniel Guérin sur l'Album de la Comtesse.

SERGE TALBOT.

— II —

Depuis quinze ans, Daniel Guérin a multiplié les articles et études sur les différents problèmes que la sexualité pose à la société occidentale et il a préconisé un certain nombre de solutions. Dans son **Essai sur la Révolution Sexuelle** (1), selon le mot de Rimbaud, il a réuni quelques-uns de ses textes les plus importants sur le sujet, comme celui qu'il consacrait en 1954 à l'entreprise de Kinsey (ouvrage introuvable depuis longtemps). Les Arcadiens, qui ont suivi ses travaux, pourront relire aussi un choix d'articles et comptes rendus, publiés en 1968, sous le titre de « Shakespeare et Gide en correctionnelle ». Enfin, outre le texte de son discours sur Reich prononcé devant des étudiants belges à l'automne 1968, ses études sur Proudhon et sur « le Nouveau Monde Amoureux », publiées d'abord dans **Arcadie**.

Chose frappante à relire ces textes : loin d'avoir vieilli, ils ont pris aujourd'hui une actualité étonnante. S'ils n'avaient pas été écrits bien avant mai 1968, on pourrait presque reprocher à l'auteur de donner dans un certain opportunisme sexuel. Or, comme je l'ai dit, l'essai sur **Kinsey et la sexualité remonte** à 1954 et le **Shakespeare et Gide en correctionnelle** à 1959 — soit un peu avant le vote de la funeste loi dite des fléaux sociaux ! Le texte le plus récent, celui qui sert de conclusion, est constitué par un témoignage complété qu'il a donné cette année à la revue **Plexus**, sous le titre significatif de « **Rendre aux homosexuels le goût de vivre** ».

Les thèmes qu'il développe dans cet « essai » sont bien connus des Arcadiens : à la suite de Kinsey, il pense d'abord que la sexualité n'a pas d'objectif déterminé à l'avance; tout individu peut être excité par n'importe quel objet érotique. Ce qui limite ses choix, c'est un certain ordre socio-culturel, fondé selon lui, sur le patriarcalisme et le puritanisme. Contre Freud, Daniel Guérin attribue aussi à l'adulte cette capacité que le fondateur de la psychanalyse n'attribuait qu'à l'enfant de manifester une sexualité polymorphe. Il se réfère aux statistiques de Kinsey, à la révolution sexuelle de Reich, aux fêtes orgiaques de Fourier, aux études de René Guyon, et, bien sûr, à l'amour libre tel que les socialistes libertaires l'ont imaginé dans leurs écrits. Car Daniel Guérin n'exprime pas seulement ici les vues d'un sexologue révolutionnaire qui se réfère simultanément à la psychanalyse, à l'ethno-sociologie ou à l'histoire : il fait aussi œuvre de militant politique, de socialiste libertaire qui n'a jamais distingué le combat pour la libération des homosexuels de la lutte plus générale pour la fin de l'exploitation — oppression de l'homme par l'homme.

Son livre est, à un double titre, une arme de combat. On peut exprimer quelques regrets et réserves, quant à certains aspects (ou à certains manques) dans son œuvre. Par exemple, on aurait aimé qu'il analysa les motifs avancés par Reich, quant à sa thèse de l'homosexualité, fruit d'une profonde inhibition. Daniel Guérin se

contente ici de réfuter Reich, comme l'on sait, mais il oublie de nous rappeler que cette thèse repose sur la fameuse théorie de la *stase sexuelle* (en d'autres termes, un blocage psychosexuel qui interdit à l'individu une jouissance pleine et entière dans la relation charnelle).

Pour Reich dans tous les cas, l'homosexuel peut bien éjaculer : il n'éprouve pas d'orgasme, c'est-à-dire un plaisir profond et prolongé. Sur cette base fragile (ô combien !), Reich a édifié ainsi toute sa théorie de l'homosexualité, produit d'une inhibition sexuelle ! (2). Autre détail, plus important : on aurait aimé qu'il nous offrît des analyses plus nuancées, en ce qui concerne Freud et les différentes écoles de psychanalyse (3). Il semble que la critique de cette discipline reste encore à faire : ce n'est pas en éliminant tel ou tel aspect de la théorie freudienne qu'on pourra dépasser la psychanalyse, selon moi, c'est au contraire en l'explorant dans toutes ses profondeurs, selon une méthode dialectique : ce que Reich, Kinsey, Guérin, Marcuse (chacun à son propre niveau), n'ont fait qu'amorcer. Ce qui pose le problème d'une *relecture* de Freud, sans aucun doute.

Il n'en demeure pas moins que l'*Essai sur la Révolution Sexuelle* représente un petit événement qui ne peut laisser aucun Arcadien indifférent. Écrit dans une langue claire et précise, ce qui n'exclut pas les nuances, il supporte aussi bien que la lecture suivie, une lecture plus fragmentée : en d'autres termes, il n'est pas indispensable d'ouvrir le livre à la première page ni de le fermer à la dernière. Faut-il rappeler que l'homosexualité occupe une place de premier plan dans cet ouvrage ? Et que Daniel Guérin met l'accent avant tout sur ce que l'individu a de plus *matériel*, de plus charnel, en un mot, de plus humain ? Voilà de quoi débarrasser de leurs complexes beaucoup d'homosexuels, s'il leur en reste encore quelques-uns !

ANDRÉ CLAIR.

(2) C'est précisément l'orgasme qui, en dernière analyse, distinguerait aux yeux de Jacques Corraze l'homosexuel véritable de l'homosexuel accidentel : dans le premier cas, la jouissance physique entraîne un plaisir total, alors que dans le second elle ne dépasse pas le cadre de la simple éjaculation (voir *Les Dimensions de l'homosexualité* chez Privat).

(3) En effet, le seul texte important qu'il consacre à la psychanalyse, c'est l'étude sur le *Gide* de Delay; ouvrage comme il dit lui-même aussi « partiel que partial » (si ma mémoire est bonne). On ne répétera jamais assez aux profanes que les soi-disant représentants de la psychanalyse, à leurs yeux, sont très souvent des « truqueurs » : psychiatres, médecins ou prêtres, déguisés en freudiens; parfois, psychanalystes « repentis ».

## LES NOCES DE SANG DE « LORENZACCIO »

Il y a des œuvres classiques dont on fausse le sens à trop vouloir les rendre modernes. Il en est d'autres, au contraire, que le flair d'un metteur en scène, qui sait découvrir la réalité profonde sous de trompeuses apparences, parvient ainsi à rajeunir comme une statue nettoyée de la crasse du temps (1).

*Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset, tragédie trouble et troublante, appartient, par excellence — si je puis dire — à cette seconde catégorie d'œuvres. Il faut qu'on ait été aveugle depuis beau temps pour n'avoir pas reconnu sous la romantique enveloppe du bon jeune homme qui s'effondre dans le vice pour « prendre la tyrannie à bras le corps », assassiner un tyran pour accélérer un processus révolutionnaire (bourgeois) dans cette bonne et belle ville de Florence au cœur du XVI<sup>e</sup> siècle, de n'avoir pas reconnu, dis-je, une forme singulière d'homosexualité. Je dois même ajouter que cela pose, en des termes particuliers (ô combien !), le problème assez débattu aujourd'hui des relations entre l'homosexualité et la révolution (je ne dis pas : les homosexuels), sinon le terrorisme.

Ce bon jeune homme, parent des Médicis, que le nom appelle au trône, comme il le rappelle à Philippe Strozzi dans une scène fameuse au milieu de la pièce, ce Lorenzo surnommé Lorenzaccio pour avoir refusé de jouer le jeu de la virilité, n'est pas seulement obsédé par l'idée de tuer « un tyran de ma patrie », de libérer l'Italie des Médicis, du Pape, allié du Saint-Empire Germanique. Il est aussi plus même que le simple pourvoyeur des plaisirs d'Alexandre de Médicis, « conducteur de bœufs... garçon boucher », lequel, sur le mince et blond, ancien étudiant — Lorenzo — exerce un pouvoir d'attraction tout charnel. Alfred de Musset n'a rien dissimulé d'ailleurs du caractère même de cet attrait physique que la grosse brute de prince exerce sur son « mignon ». Il dépeint l'attitude de Lorenzo devant Alexandre de Médicis : « Il fallait que je baise sur ces lèvres épaisses les traces de ses orgies. » Bien entendu, tout ici reste au niveau de ce qui peut se produire. Point d'actes déterminants. Mais toute la tragédie porte l'empreinte de cette équivoque. Sans doute, Lorenzo se veut-il révo-

(1) Maison de la Culture, 17, rue Malte-Brun (Gambetta).

lutionnaire, du moins quand il formule à soi-même son propre choix de « tuer un des tyrans de ma patrie ». Il rate son coup avec le pape, s'enfuit à Florence, cherche à recommencer son « œuvre » avec Alexandre. Mais ici les désirs secrets de Lorenzo vont peu à peu faire de lui un personnage à la Genêt, si l'on peut oser la comparaison, qui lancerait volontiers à la tête de son puissant protecteur, comme le grand écrivain dans « le Miracle de la Rose » : « garçons, je vous haïs d'amour ! » (je cite de mémoire).

Et lorsque, comme l'a si justement éclairé la mise en scène de Guy Rétoré au T.E.P. — certaines scènes en deviennent presque insupportables de vérité —, s'accomplit le meurtre prévu, annoncé même à grand fracas par Lorenzo, ce sont un peu ses noces qu'il célèbre avec Alexandre. Noces de sang, mais noces tout de même, qui nous offrent l'image somptueuse de deux corps enlacés, l'un chevauchant l'autre, le poignard de Lorenzo enfoncé jusqu'à la garde dans le corps de son amant. C'est d'une beauté sombre, un peu dans la lignée des œuvres de Federico Garcia Lorca, fort près de Shakespeare avant tout.

Ce spectacle, un des plus réussis que j'ai pu voir au T.E.P., appelle encore d'autres remarques : au-delà même de son objet, l'homosexualité prend une dimension singulièrement mystique dans le sens où Georges Bataille pouvait utiliser le terme : acte de destruction de soi-même pour aller plus loin, plus bas, plus profond, mystique en ce que le sentiment d'abjection, l'humiliation se veut toujours plus parfait. C'est une quête de l'absolu sur le ventre d'Alexandre. Cette forme d'homosexualité exaspérée se retrouve dans les grandes tragédies de Shakespeare, comme, sous l'aspect adouci du travesti, une homosexualité de type plus pédérastique se glisse à l'intérieur de ses comédies.

J'ajouterai un mot sur les comédiens qui m'ont paru excellents, chacun dans son registre propre. Pierre Santini, en Alexandre de Médicis, développe à l'égard de son mignon des attitudes et un comportement qui, à tout instant, nous font penser qu'il va le jeter sur un lit pour ce que vous imaginez. Gérard Desarthe, en Lorenzo, offre ce visage énigmatique de sphinx, cette tête inquiétante de jeune faucon, qui prépare son piège où, croit-il, l'autre sera pris, sans savoir le sens profond de son rapport à Alexandre ni du geste qu'il veut accomplir. Bref, je ne saurais trop vous conseiller d'aller voir ce spectacle, cette tragédie qu'avait écrite, cinquante ans après l'échec de la Révolution de 1830, un dramaturge ignoré des directeurs de théâtre, qui s'appelaient Alfred de Musset (le petit ami de la « virile » Georges Sand !)

ANDRÉ CLAIR.

JAMES PURDY

## LES ŒUVRES D'EUSTACHE

« Peinture extraordinaire de passions »

N.R.F. — 247 p. — 19 F

**I - KI**  
**sciences occultes**

résout bénéfiquement  
vos problèmes,  
professionnels,  
sentimentaux...

lignes de la main — cartes — tarots — graphologie  
métamorphoses de Royer — formes fortuites de Rorschach  
envoûtement — désenvoûtement — retour d'affection

(Nombreuses références)

7, rue Riboutté, PARIS-9<sup>e</sup> — Métro Cadet

Téléphone : 523-35-86

## HOTEL RÉSIDENCE \*\*

STUDIOS GRAND CONFORT

Ascenseur — Téléphone dans toutes les chambres  
30, rue de Maubeuge, PARIS (IX<sup>e</sup>) — Tél. : 878-44-82  
(métro : Notre-Dame-de-Lorette, Cadet-Lepelletier)

Même Direction : HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal, PARIS (XV<sup>e</sup>) — Tél. : 828-09-13

*Ayez des cheveux adaptés,  
afin d'obtenir le volume de coiffure désirée*

**POSTICHEUR**

**HOMMES ET DAMES — Spécialiste TOP-MAN**

**COIFFURE DAMES**

## **RENÉ DUCHANGE**

29, boulevard Rochechouart, PARIS-9<sup>e</sup>

Téléphone : 878-88-14

---

---

**JACQUES VOUS REÇOIT**

## **AU PIERROT DE LA BUTTE**

**DÎNERS — SOUPERS**

Menu à 12 F

*(fermé le dimanche)*

*(ouvert tout l'été)*

41, rue Caulaincourt, PARIS-18<sup>e</sup> — Téléphone : 606-06-97

(Métro Place Clichy — Lamarck)

Réservez vos tables pour Noël et fin d'année

---

---

## **AU RESTAURANT DE LA CALÈCHE**

On y mange de 19 h à l'aube

*Les Arcadiens y sont reçus en amis, dans un cadre intime  
et agréable pour y déguster les spécialités du PERIGORD*

Menu à 17 F

(Confits, Cèpes, Foie gras, Cailles, Truffes, etc...)

(Fermé le Lundi)

**28, rue Jean-Maridor — PARIS-XV<sup>e</sup>**

(Métro Lourmel)

Tél. : 533-50-91